

Parcoursup : «On se sent bloqués, niés même»

Par Garance A., étudiante en réorientation

«Je vous écris aujourd'hui pour parler de Parcoursup. Nous demander de déterminer notre futur en quelques mois, à l'aide d'un logiciel, c'est profondément agressif et douloureux. C'est beaucoup trop dur de nous demander de choisir "vite et bien". Hop, on doit cliquer sur un bouton, et puis deux, hop. On doit ensuite confirmer ou renoncer à un choix, le faire de façon stratégique, répondre à un choix en fonction d'un autre choix, etc. Hop. C'est fait. Que le résultat nous convienne ou pas, l'important, c'est que ce soit fait. Pas le temps de réfléchir, hop. Je ne vous parle même pas du refus d'admission, ou de certaines listes d'attente qui ne sont que des euphémismes de rejet. Ça aussi, c'est très violent. Ça fait partie de l'école de la vie, mais à 18 ans, on n'est pas prêt.

«Pas prêt, mais aussi pas préparé. Les professeurs nous donnent des indications, mais ne savent pas mieux que nous comment le système marche. Même les professionnels des centres d'information et d'orientation, que j'ai, pour ma part, rencontrés à plusieurs reprises, ne sont pas en mesure de nous accompagner lors de cette étape qui nous serre le ventre.

«Je veux souligner un autre point très important pour moi, sûrement le plus brutal : on n'a pas le droit à l'erreur. Et même si l'on nous dit qu'on a le droit de se tromper, que la réorientation est possible, c'est faux. Les élèves en réorientation repartent avec un handicap. Ils ne sont pas souvent représentés dans les articles sur Parcoursup. Je sais de quoi je parle, c'est mon cas. C'est normal, nous sommes une minorité. Mais laissez-moi vous raconter tout de même mon "parcours"...

«Ma scolarité a été plutôt bonne depuis le collège. J'ai tourné autour de 15 de moyenne et j'ai obtenu mon bac en 2017 avec la mention bien. A l'issue de mon inscription sur APB, j'ai obtenu mon premier choix : une prépa D1-ENS, qui me permettait de suivre une formation en droit et en économie, en prépa et à la fac. J'étais fière d'avoir eu de la chance mais aussi d'avoir bien bossé. Seulement voilà, dès les premiers jours, j'ai très vite compris que le droit ne me plaisait pas du tout. J'avais idéalisé la matière, je me suis sentie complètement perdue et très déçue. L'économie n'était pas ma tasse de thé non plus, et ne l'avait jamais été, à vrai dire.

«J'ai donc décidé d'interrompre mon année. En novembre, j'ai quitté le système scolaire, ayant bien en tête que ce n'était qu'une mesure provisoire. J'aime trop l'école pour m'en passer. Il a toujours été hors de question que je m'arrête là, mais seulement que je recule pour mieux sauter.

«Psychologiquement, c'était très dur, parce que c'était considéré dans mon environnement comme "déviant" au sens propre : je prenais un chemin de traverse et perdais du temps. Mais je me suis persuadée que je pourrais retrouver la "route principale" l'année suivante. Je me suis inscrite dans Parcoursup. Bien sûr, je ne suis pas à plaindre. J'ai eu des réponses positives. Certains n'ont rien eu du tout, d'autres sont sur liste d'attente et vont sûrement y rester jusqu'à septembre. Ces élèves doivent à tout prix être aidés. Ils ne peuvent pas rester dans cette situation pendant toutes les vacances scolaires. C'est trop de stress, c'est inhumain.

«Je pense à tous ceux qui sont dans des cas plus alarmants que le mien. Tout le monde n'a pas la chance d'être encadré et soutenu par une famille attentive. Choisir son avenir ne devrait pas être source d'insomnie et de crises de panique. Cela ne devrait pas s'apparenter à un sentiment d'échec. Ecrire son futur devrait faire ressortir les ambitions de chacun et "donner la niaque". Au lieu de ça, on se sent bloqués. Niés, même, en quelque sorte. Je ne me sens pas comme une jeune femme qui se lance dans la vie, qui fait ses choix. Mais comme un numéro de dossier, qu'on juge "apte", "inapte" ou "moyenne".

«Le fait de devoir tout prouver avant même d'intégrer une formation, ça aussi, c'est consternant ! Le principe, c'est quand même d'aller à l'école, d'apprendre, et ensuite de montrer qu'on est capable. Là, par des lettres de motivation,

on doit montrer qu'on est capable d'aller à l'école. Et les élèves qui n'ont pas appris à se vendre, à se mettre en avant, à démontrer leurs qualités, comment s'en sortent-ils ? Les enfants dont les parents ne peuvent les aider à écrire une lettre en 2 500 caractères, espaces inclus, comment s'en sortent-ils ? Est-ce que ça veut dire qu'ils sont moins capables ? Non, juste qu'on ne peut pas comparer 810 000 élèves entre eux. Chacun est différent, les qualités et les notes de l'un ne devraient pas être un critère de sélection imposé à l'autre.

«Alors voilà, aujourd'hui, je n'ai plus foi dans le système scolaire français. Et je ne vais pas refaire le pays du haut de mes 19 ans. En revanche, j'espère avoir l'opportunité d'étudier les sciences politiques pour pouvoir y contribuer, dans un futur proche. Je ne sais pas ce que je veux faire plus tard. J'ai plein d'idées. Mais il y a un épais brouillard entre le point de départ et le Saint-Graal de l'arrivée.

«Oter des mains des lycéens les clés de leur propre futur professionnel, c'est irraisonné. On leur donne le choix, mais pas trop quand même. Il faut qu'il y en ait pour tout le monde. Et aucun n'est satisfait. De toute façon, il n'y a plus de places. Il y a trop d'élèves pour les places vacantes. On ne va tout de même pas jouer aux chaises musicales pendant tout l'été ! Il faut peut-être résoudre le problème à la source au lieu de nous imposer des algorithmes injustifiés. Les jeunes ne sont pas des objets d'expérimentation. Leur avenir encore moins.»

[Garance A. étudiante en réorientation](#)